Fabrice de Caupenne

Mortelle vengeance

Thriller

éditions Les Nouveaux Auteurs

Dieu créa le désert puis, furieux,
il lui jeta des pierres
(proverbe arabe).

Éditions Les Nouveaux Auteurs

16, rue d'Orchampt 75018 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITIONS PRISMA

13, rue Henri-Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.prismamedia.com

Copyright © 2012 Editions Les Nouveaux Auteurs - Prisma Média
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-8195-02760

1

Sud de la France, 9 septembre.

La lumière du soir rougissait le pic du Bec de l'Aigle et les falaises Soubeyrannes battus par le vent marin et peuplés de rapaces. L'iris orangé avait repéré les longues oreilles pointées vers le ciel mais négligé l'homme tapi dans une anfractuosité rocheuse. Saisi dans le viseur, le rapace au puissant bec crochu gris-bleu fendit l'air marin, partit en piqué filé, les ailes sombres rabattues, puis en vol rasant brusquement saccadé. L'obturateur faisait son œuvre, l'appareil photo du téléphone portable crépitait en rafales.

La frappe fut foudroyante. Le lapin de garenne n'eut pas le temps de s'abriter au creux d'une crevasse. Les serres jaunes l'arrachèrent au sol pierreux. Le poitrail clair tacheté de flammèches brunes survola la mitraille de l'objectif. D'un puissant battement d'ailes, le prédateur monta dans le ciel crépusculaire et effectua un virage à 180°. Les ailes bordées de noir se déployèrent au-dessus du cap Canaille hachuré de rochers abrupts d'où remontaient des baigneurs.

L'ombre s'étirait torturée sur le sol chaotique. Debout à découvert, en zoom maximum, le chasseur d'images saturait de millions de pixels la mémoire de l'appareil. Enfin ! À l'affût des heures durant, il avait capturé le précaire aigle de Bonelli. Menacée de disparition, l'espèce ne comptait plus qu'une vingtaine de couples.

Alourdi par sa proie, l'aigle de Bonelli volait en rase-mottes sur les eaux d'azur plissées par le vent. Au loin, comme au bout d'un monde, inquiétante, hostile, une fantastique épine dorsale de calcaire blanc. Réserve naturelle des gabians, des goélands argentés et infestée de gros rats noirs, l'île de Riou se hérissait de falaises surplombant une mer meurtrière. Un jeune prince aviateur y avait abattu Antoine de Saint-Exupéry. C'était l'été, c'était la guerre, il y avait longtemps.

Sur le continent, l'air était doux des dernières chaleurs de septembre. Dans l'ancien port de pêche, on jouait aux boules sur la plage, on buvait le pastis. Plus à l'intérieur, dans les immeubles tagués de la cité des Pins, les appartements s'éclairaient les uns après les autres avec la tombée du jour. D'une entrée badigeonnée d'inscriptions compréhensibles pour un public averti, telle une bombe, surgit Scarlett.

« Doucement, ma Scarlett ! ordonnait Sonia qui manqua s'étaler sur les marches qui descendaient vers le parking. Arrête-toi ! Mais arrête-toi, que je te dis ! »

Scarlett ne l'écoutait pas. Depuis le temps qu'elle attendait derrière la porte de l'appartement ! Elle n'y tenait plus. La bouledogue tigrée au puissant arrière-train tirait, on ne peut plus fort, sur la laisse. Scarlett précipita sa maîtresse sur l'enjoliveur tout propre du break Peugeot qui appartenait au maître d'Achille, un simili boxer au museau trop effilé pour revendiquer un pedigree comme elle. Scarlett se soulageait enfin pendant que sa maîtresse sortait son portable et tapait un message.

« *Tinou, on se voit ce soir ? Bisouuuuuu* »

Son doigt à l'ongle bleu turquoise resta crocheté sur la lettre U. Comme atteint par un boulet, le toit de la Peugeot s'aplatit, des vitres explosèrent sous la puissance du choc.

Terrifiée, la chienne aboya à tue-tête. Sonia hurla, lâcha la laisse, le portable, incapable de quitter des yeux le corps désarticulé tombé sur le break. Une jambe pendait sur une portière. La tête pantelante au crâne ouvert gisait comme dans une dernière supplique. Un sang verdi par la lumière des réverbères qui s'allumaient s'étendait sur le toit. Telle une flaque débordant sous une pluie d'orage, il s'écoula sur le pare-brise, le capot, le bas de la carrosserie, pour finir par se répandre sur le macadam rapiécé.

Sonia hurlait encore lorsque son cerveau se remit en marche et que Scarlett osa revenir. La jeune femme, au tee-shirt moulant un corps nourri aux pizzas, sucreries et soda, inclina vers la victime sa chevelure assez épaisse pour accueillir un nid d'oiseaux. Les yeux à l'arrêt, elle ne pouvait pas se tromper. La jeune femme reconnaissait dans le visage maculé de sang le voisin du dernier étage, Étienne Azoury dit Tinou. Il habitait au neuvième, se remémorait-elle en levant la tête jusqu'à l'étage aux fenêtres éclairées mais désertées. Sonia n'avait plus besoin d'envoyer le SMS. Tinou n'y répondrait plus. Combien de temps resta-t-elle là à ne plus pouvoir détacher ses gros yeux noirs de son amant occasionnel, elle ne sut le dire précisément à la police arrivée sur les lieux. Avec la fraîcheur de l'air, la nuit était tombée, enveloppante, dangereuse.

2

Paris, 9 septembre.

La main nerveuse enclencha la troisième. Il accéléra alors que la vitesse était limitée à cinquante kilomètres-heure. Stan Barril était en retard et quelque peu inquiet. Sa mère n'avait pas répondu à son message l'informant de son retard, pas plus qu'elle ne l'avait rappelé après le dernier coup de téléphone sans réponse qu'il lui avait passé. Depuis que son père était parti pour une jeunette, Violette Rousselot — elle avait repris son nom de jeune fille — supportait mal la solitude, déprimait dans cet appartement devenu trop grand. Chaque pièce, chaque meuble lui rappelait trente-sept ans de vie commune, jusqu'à ce jour où elle avait ouvert les yeux ou plutôt les narines. Son mari empestait le parfum de femme et ce n'était pas le sien.

Peut-être sa mère était-elle sur la terrasse à guetter son arrivée et n'avait-elle pas entendu le portable sonner. Stan Barril venait régulièrement dîner chez elle mais sans Domino, sa compagne. Violette refusait de la rencontrer.

« Non ! Non et non ! » lui répétait-elle à l'envi.

Violette n'avait et n'aurait jamais qu'une seule belle-fille, la mère de son petit-fils Clément. Les autres femmes n'étaient que des filles quand elle ne parlait pas de p… Pour sa défense, les femmes d'une nuit ou de quelques jours avaient défilé dans le lit de son fils avant qu'il ne rencontre Dominique Lombart, à l'époque maître-chien au RAID où lui était aujourd'hui commissaire. Ensemble, ils avaient combattu un terrorisme qui avait manqué de faire basculer l'Occident dans le chaos, s'étaient aimés et projetaient de se marier prochainement. Claudette et René Lombart, les parents de Domino, avaient manifesté un enthousiasme à la mesure de l'appréhension qui submergeait Stan Barril à l'idée de l'annoncer à sa mère.

Faute de réponse à ses messages et appel, il composa le numéro du téléphone fixe installé au salon sans plus de succès. Il y laissa malgré tout un message prévenant de son arrivée imminente. Il était à deux pâtés de maison d'une banlieue aux trottoirs vides et aux fenêtres éclairées sur des télévisions et des cuisines où l'on s'affairait à préparer le repas du soir. Quand il entra dans la rue de sa mère, son inquiétude grandit. Elle n'était pas à le guetter à la terrasse entre les jardinières abondamment fleuries, véritable oasis de verdure sur un immeuble banal. Sa mère avait une main verte qu'elle aurait aimé exercer dans une maison à la campagne, où elle aurait pu accueillir son petit-fils pendant les vacances.

La mine de Barril s'allongea devant le mauvais augure. Les lumières de la cuisine, du séjour et de la salle à manger étaient éteintes. Où était-elle donc passée ? Un énervement anxiogène monta. Comme s'il ne suffisait pas, Barril ne trouva à se garer qu'une rue plus loin. Il appela une nouvelle fois.

« Pourquoi ne réponds-tu pas, bon sang ? » s'alarma-t-il.

Le regard sombre à contempler la façade éteinte, il sonna chez sa mère. Pas de réponse. Peut-être était-elle sortie sans le prévenir ou était-elle chez un voisin, mais Barril en doutait. Depuis le divorce, Violette se laissait aller, ne s'apprêtait plus, avait arrêté les randonnées et les voyages culturels avec l'association des Amis de la nature et de la culture. Elle ne sortait pour ainsi dire plus, se refermait sur elle-même au désespoir de son fils.

Ce dernier introduisit la clé et entra dans l'immeuble à la végétation d'agrément poussiéreuse et au dallage fatigué. L'ascenseur étant perdu dans les hauteurs, il préféra monter quatre à quatre les trois étages. Ce silence n'était pas normal. Sa mère n'osait-elle pas répondre à son portable, ni à son téléphone fixe depuis qu'elle avait reçu des messages anonymes injurieux, pleins de menace et de haine ? Violette en avait été bouleversée. Provenaient-ils de la bande de trafiquants d'armes que le RAID filait et qui voudraient l'intimider ? On n'avait pu le déterminer. Mais les lumières éteintes lui faisaient envisager le pire. Démantelant des réseaux terroristes ou des bandes de malfrats organisés, Stan Barril redoutait aussi de voir un membre de sa famille servir d'otage.

Ses pressions répétées sur la sonnette restèrent sans suite. Fébrile, l'officier du RAID fouilla dans sa poche, saisit la clé qu'il avait ajoutée à son trousseau. La porte à serrure de haute sûreté s'ouvrit sur le vestibule plongé dans l'obscurité tout comme l'était le reste de l'appartement. Les autres soirs, il pouvait voir le salon allumé et l'apéritif prêt sur la table basse aux petits carreaux dessinant le vol de deux colombes. Un cadeau de mariage d'un goût incertain mais à la valeur sentimentale inestimable. Même divorcée, Violette ne s'en séparerait jamais. Soudain, Barril tressaillit. Avaient retenti les premières mesures de l'ouverture de *Carmen*. Posé près de la télévision, le

portable avertissait de messages à nouveau. Il lut celui où il annonçait son retard, puis entendit qu'il y avait eu des appels, les siens probablement. Stan Barril raccrocha et posa le portable, plus qu'inquiet. Sa mère n'en avait pas pris connaissance. Mais où était-elle ?

Ce qu'il voyait ne le rassura pas. Dans le renfoncement qui formait une sorte d'alcôve, la table du dîner était dressée, bouteille de bourgogne ouverte, pain coupé dans la panière sarde en raphia grège, un souvenir de vacances. De la cuisine provenait le fumet au léger relent de brûlé de son plat préféré, enfin, ex-préféré, la poule au pot. Servi à chaque repas depuis le départ paternel, Barril ne le supportait plus. Quelques remarques quant à la possibilité de dîner d'autre chose ou de l'emmener au restaurant avaient provoqué une mine si affligée que Stan n'en parlait plus et repartait avec le reste de la poule au pot sans mot dire.

Il passa la cuisine éteinte, s'engagea dans le couloir sans lumière et s'approcha de la salle de bains restée allumée. Il s'étonna. S'étalait autour du lavabo, comme abandonnée pour une urgence, une ribambelle de produits de maquillage digne d'un spectacle de cabaret. Sa mère serait sortie sans le prévenir ? Laissant le repas noircir sur le feu ? ! Le pire était arrivé. On l'avait enlevée ! On avait enlevé sa mère pour faire pression sur le commissaire du RAID, mais alors pourquoi tous ces accessoires de maquillage étaient-ils sortis ? Stan Barril se reprocha son manque de discernement, qu'il imputa à la relation particulière qu'il entretenait avec l'intéressée, sa mère. Il imaginait le pire trop vite.

Il atteignait sa chambre. Fermée.

« Maman ! appela-t-il, l'oreille contre la porte. Maman, tu es là ? »

Il lui sembla entendre parler. Était-ce elle ? C'était indistinct. Il cogna sur la porte. Comme il n'obtenait pas

de réponse, Stan Barril tourna sans bruit la poignée. Dans l'embrasure, il vit le couvre-lit tiré comme d'habitude sans faux plis sous l'icône d'un Christ bienveillant accroché au mur. Puis il remarqua des vêtements, certains jetés comme indésirables, d'autres bien étendus attendant l'essayage comme pour une grande soirée. Barril n'y comprenait plus rien. Une fois la porte totalement ouverte, ce fut un choc. Il n'osa ou ne put interpeller la femme qu'il voyait. Rester sans voix n'était plus une expression vide de sens. Dans la rue, Barril ne l'aurait pas reconnue, mais là, dans la chambre, dans sa chambre !

« Et là, vous voyez mieux ? s'enquérait sa mère. Ce sont mes collants de danseuse. »

Barril pouvait voir sur l'écran de l'ordinateur la jambe de sa mère filmée à la webcam. Vêtue d'un chemisier affriolant, haut en couleur et échancré, qu'il ne lui avait jamais vu porter, et gainée dans une paire de collants résille, Violette Rousselot, chevauchant une chaise à la façon d'une femme de cabaret, faisait remonter suavement la caméra de l'ordinateur le long d'une jambe. Ne manquait qu'une musique de peep-show.

« Mettez-vous plus à la lumière, Cyndia », demanda une voix grave surgie de nulle part.

De deux ou trois coups de reins, elle rapprocha la chaise de la lampe sur pied.

« Ah ! C'est bien mieux ainsi ! s'emballa la voix sortie du haut-parleur de l'ordinateur. Cette jambe lisse, pleine, offerte comme une sucrerie, est superbe. Remontez ! — arrivant à l'entrejambe, Violette ralentissait — Remontez encore, Cyndia… s'il vous plaît ! » s'emporta la voix devenue fiévreuse.

— Mais maman, qu'est-ce que tu fais ? parvint à articuler Stan Barril.

— Chut ! lui fit-elle.

— Il y a quelqu'un avec vous, Cyndia ? Vous savez que je ne vous veux rien qu'à moi. Je ne suis pas partageur.

— Non ! Non ! Philippe, roucoula-t-elle. Je suis toute seule.

— Arrête-moi ce bordel tout de suite, maman !

— Cyndia ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, Philippe ! Absolument rien !

Stan alla crier dans le micro.

— Fous-moi le camp, gros vicelard, avant que je te mette les mœurs au cul !

— Arrête, Stanislas ! supplia sa mère qui l'appelait du prénom (qu'il détestait) donné en souvenir de la place Stanislas à Nancy, où elle avait rencontré son père. Arrête !

— Qui c'est ce mec, Cyndia ?

— T'as pas honte de baver sur une grand-mère de soixante balais !?

D'un coup, l'écran de l'ordinateur se vida. L'internaute avait coupé. Stan ferma la machine. Violette était furieuse.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, Stanislas ? Philippe ne va jamais plus vouloir reprendre contact maintenant.

— Eh bien, tant mieux !

— Pourquoi lui as-tu dit que j'étais une grand-mère de soixante ans ! ?

— Mais enfin ! Maman ! T'as vu comme…

— Il pensait que j'en avais à peine quarante-cinq ! Et je te ferais remarquer que j'ai encore cinquante-neuf ans jusqu'à la fin du mois !

— Non, mais je rêve ! — Il toisait le visage outrancièrement maquillé — Regarde-toi ! Mais regarde-toi ! C'est grotesque, ma mère en tenue d'entraîneuse, fardée comme une mère maquerelle…

— Quoi ! J'ai passé l'âge de rencontrer des messieurs ? Je suis juste bonne qu'à te cuisiner cette satanée poule au

pot qui me sort par les yeux et à sortir mon petit-fils quand ses parents ne sont pas libres ? C'est ça ? Je n'ai plus le droit d'avoir une vie sentimentale ? revendiqua-t-elle. Ce n'est plus de mon âge, c'est ça ! Ton père est bien parti avec une jeunette ! Personne n'y a rien trouvé à redire. Et moi... et moi, s'apitoya-t-elle, la voix pleurnicharde, aussi seule qu'une pomme oubliée au fond du grenier, je devrais m'étioler, me ratatiner, me dessécher, pourrir sur place jusqu'à disparaître en poussière un jour, aussi silencieuse qu'un éphémère.

Violette pleurait sur son mascara, son fils la trouvait pathétique. Il ne l'avait jamais vue ainsi.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, maman ! se ressaisit-il. Tu exagères comme toujours ! Tu devrais comprendre que…

— Oui ! Je vais sur les sites de rencontres, et alors ? ! le défia-t-elle, à nouveau courroucée.

— Et t'es d'accord pour allumer de vieux pervers, des malades, des dépravés ! ?

— C'est ma vie ! J'en fais ce que je veux ! Et avec Philippe, ça accrochait bien jusqu'à ce que tu lui dises mon âge !

— Désolé si je t'ai cassé ton coup, ma petite maman.

Stan n'en pensait pas un mot.

— Ne m'appelle plus ma petite maman !

— Je t'appelle comment alors ? Violette ?

— Surtout pas !

— Cyndia ? ironisa-t-il. Où es-tu allée chercher ce prénom tocard ? Ça fait jeune, c'est ça ! ? C'est sûr que Violette, ça sent la petite vieille assise sur le banc attendant qu'un coup de vent l'envoie au cimetière.

— Je te remercie ! s'offusqua Violette complètement remontée. Je ne pensais pas que tu voyais ta mère finir comme ça ! — Stan avait gaffé et s'en mordait les doigts

— Ça fait toujours plaisir à entendre dans la bouche de son fils ! Surtout… surtout ne te dérange pas si je tombe dans la rue et que je meurs avant d'arriver à l'hôpital.

— Mais non ! Tu vivras cent ans ! Allez ! Maintenant quitte-moi ces sapes, enlève cette peinture de… rhabille-toi en ma petite maman, et passons à table, je meurs de faim. La poule au pot va être cramée. Ce serait trop dommage ! Et puis, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Violette Rousselot lui jeta un regard narquois et passa à la salle de bains ôter l'excès de maquillage.

— Si c'est pour me dire que tu te maries avec la femme ouah-ouah, ce n'est pas la peine !

— D'abord, elle n'est plus maître-chien dans le groupe cynophile du RAID, rétorqua son fils à travers la porte restée entrouverte. Elle travaille à la police technique scientifique et s'appelle Dominique Lombart. Domino, si tu préfères.

— Attention à l'effet domino, Stanislas ! Attention ! Un bascule et le reste fout le camp !

— Maman ! Arrête ! Tu n'es vraiment pas drôle ! Domino est une femme super gentille, courageuse, droite, généreuse. Elle voudrait te rencontrer.

— Et les autres ?

— Quoi, les autres ? !

— Les anciennes.

— Maman ! Domino voudrait vraiment te rencontrer.

Violette passa une tête furibonde et à moitié démaquillée dans l'embrasure de la porte.

— Moi pas !

— Mais enfin ! Pourquoi tu te braques comme ça ? protesta Stan Barril excédé. C'est normal, non, que vous vous voyiez avant qu'on se marie ?

— Et c'est normal que tu puisses refaire ta vie, et pas moi ! ? ?

Violette claqua la porte de la salle de bains derrière elle, laissant son fils la maudire en silence, puis bafouiller qu'il l'attendait dans la salle à manger.

Violette et Stan entamaient par devoir — on ne jetait pas la nourriture dans la famille — la poule au pot noircie et au goût de brûlé sur la nappe campagnarde dénichée lors d'un voyage culturel en Serbie, à moins que cela ne fût en Biélorussie, elle ne savait plus très bien, quand le portable de son fils sonna un message, ce qui l'agaça prodigieusement. Violette n'aimait pas la version Psyché Rock avec des battements de cœur électroniques. Ils la stressaient. Et puis on ne téléphonait pas à table. Violette trouvait inadmissible que les gens s'invitent ainsi en plein repas. Quel sans-gêne ! « Est-ce que je m'immiscerais chez eux sans prévenir ? Non, bien sûr ! »

Barril rappela. La conversation fut brève. Sa mère ne protesta pas. Elle avait toujours respecté le travail de son fils, bien qu'elle l'eût préféré moins dangereux. La mort et le chagrin faisaient partie des risques de ce métier.

Non, Stan n'aurait pas le temps de manger de la poule, ni d'en emporter. Il fallait qu'il parte immédiatement. Le repaire des trafiquants d'armes avait été localisé. L'info qu'on n'attendait plus était arrivée, le tuyau avait fonctionné. Au groupe d'assaut du RAID d'investir maintenant les lieux environnants, de positionner les tireurs d'élite, d'organiser un coup de filet sans casse. Nulle place à l'improvisation. Ce serait une terrible erreur qui pouvait coûter des vies.

3

Banlieue parisienne, 10 septembre.

« T'as pas l'air trop idiot, trouve toi-même ! » avait lâché Antonin Deblicker avant de sombrer dans le coma. Le coup de filet ne s'était pas effectué sans casse.

À six heures précises, le jeudi 10 septembre, le groupe d'intervention n° 2 de la 1re section du RAID commandé par le commissaire Stan Barril était en place, prêt à investir un atelier de menuiserie au fond d'un jardin au 188, boulevard Maurice Thorez à Paray-Vieille-Poste dans l'Essonne. Il était encore trop tôt pour le chant du coq. Le jour dans ses premières lueurs allait se lever mais pas le soleil. Des nuages bas traversaient un ciel plombé. Ils apportaient la pluie en guise de rosée. L'air était frais, humide, l'automne de retour ou c'était tout comme. La météo avait annoncé une journée pourrie digne d'un mois de novembre. Ressortir le manteau, s'habiller d'une grosse laine et prendre un parapluie étaient chaudement recommandés.

Les hommes cagoulés, en gilet pare-balles et combinaison marquée de l'écusson à la panthère noire, emblème

du RAID, avançaient sans bruit dans le jardin sauvage envahi par des véhicules. Positionnés sur les ouvertures de l'atelier, armés de 56 mm, les snipers réaffirmaient à l'oreillette que rien ne bougeait dans le « nid ». Par les toits et les murs des bâtiments voisins, la même approche silencieuse s'effectuait sur l'arrière de l'atelier dans une parfaite coordination. D'après les informations recueillies qui se révélèrent fausses et non sans conséquences, ils étaient quatre à l'intérieur, quatre trafiquants d'armes aguerris. Parmi eux, un légionnaire déserteur, joueur de foot à ses heures avec les têtes de soldats massacrés, et un mercenaire condamné par contumace à vingt ans pour participation à un sanglant coup d'État en Afrique. Tous étaient suréquipés en armes lourdes et explosifs.

Au signal lancé par Barril à 6 h15 sous les premières gouttes froides, ses hommes donnèrent l'assaut.

Simultanément, par-devant et par-derrière, les soldats du RAID, équipés de fusils à pompe et pistolets automatiques à laser et viseur optique, firent sauter les issues. Ils envahirent les lieux dans le fracas des vitres, des portes brisées et des grenades détonantes. Si un coq avait voulu chanter le nouveau matin, personne dans les habitations alentour ne l'aurait entendu.

Cinq minutes plus tard, une balle en pleine cuisse ôtait toute velléité à l'ex-footballeur reconverti dans le trafic d'armes d'user des siennes pour s'enfuir. Plus musclée fut l'arrestation des deux barbouzes africains. Une vraie situation de guerre. Les balles sifflèrent de partout. Tirant à la kalachnikov à bout portant, ils manquèrent de perforer le poumon d'un « raideur » malgré le gilet pare-balles, d'en décapiter un autre et d'en estropier un troisième. Les hommes du RAID avaient la baraka ce matin-là. L'union faisait la force, le nombre et l'équipement aussi. Les fusils d'assaut, les pistolets-mitrailleurs, et, sans nul doute, l'arsenal de guerre hautement explosif que l'on découvrirait à la fin de l'intervention interdirent aux barbouzes de transformer en Fort Alamo l'atelier de vernissage où ils s'étaient retranchés et qui sentait si bon les vernis boisés de l'enfance de Barril.

Le quatrième homme, dans la trentaine également, proxénète de formation, aussi souple qu'un singe et silencieux qu'un puma, avait réussi à se glisser dehors. Monté dans une voiture stationnée dans le jardin, il démarra en trombe. S'engouffrant vers la sortie, il freina pile. Il avait simplement oublié que les hommes du RAID étaient de piètres automobilistes sans aucun sens civique. Ils avaient garé une Peugeot banalisée à l'entrée du 188, sur le bateau, juste sous le panneau d'interdiction de stationner de jour comme de nuit. Les injonctions à se rendre et sa voiture qui, criblée de balles, avait rendu l'âme, le convainquirent d'obtempérer.

Trois minutes plus tard, dans le calme qui succède au vacarme de la tempête, les quatre hommes étaient menottés dans la pièce principale où l'on sciait et découpait le bois en planches et tasseaux. Là aussi, Stan Barril respirait à pleins poumons l'odeur de sciure que d'autres trouvaient trop prégnante. Il revoyait les fines particules de bois voleter dans les rayons du soleil pendant que grand-père Charles tronçonnait les arbres morts dans l'ancienne remise transformée en atelier. Il y faisait froid mais les senteurs boisées rappelaient les forêts d'alentour aux arbres nus blanchis par les aplats de neige.

L'officier du RAID pouvait être satisfait. Les quatre malfrats étaient arrêtés. L'intervention était un succès et sans casse, du moins pour ses hommes. Il allait s'attaquer à la perquisition des lieux lorsqu'il crut voir une ombre passer devant la vitre du bureau situé en mezzanine.

— Il y a quelqu'un là-haut, Laval ?

— Non, tous mes hommes sont ici et nous n'avons vu personne quand nous y sommes entrés.

Le capitaine Laval commandait l'équipe qui était passée par l'arrière.

— Va voir ! — *Aux quatre malfrats* : Il y a quelqu'un là-haut ?

— À part vous autres, personne d'autre n'était invité, crut bon de plaisanter l'ancien légionnaire.

— Je t'avais dit de ne pas les inviter ! Qu'ils mettraient le souk ! surenchérit le proxénète de formation. Ils ne savent pas se tenir.

Laval monta l'escalier qui conduisait au bureau, ouvrit la porte à l'écriteau marqué « Bureaux de la direction », entrait lorsqu'une déflagration emporta les fenêtres donnant sur l'atelier.

— Ah ça ! Je parie que c'est la « yougo », une grenade défensive aux trois mille billes d'acier. Ça détruit tout jusqu'aux termites centenaires dans un rayon de trente mètres, une vraie Attila ! Après elle, plus rien ne dépasse ! commenta l'ex-mercenaire africain.

— Dommage pour ton copain, Barril ! T'étais en train de prendre du galon, ce matin, le nargua l'ancien légionnaire.

— Toi, t'es en train d'en perdre grave si Laval a une égratignure ! rétorqua ce dernier. Rufus, prends deux hommes et bloque-moi l'accès extérieur ! Pas de salamalecs, tu m'interceptes tout tire-au-flanc qui sortirait sans autorisation avant l'heure de débaucher. Toi et toi, on monte !

Pistolet au poing, suivi de deux soldats du RAID, Barril grimpait aussi vite que possible l'escalier jonché de débris de verre, d'encadrements de fenêtre et d'objets hétéroclites mutilés et méconnaissables. L'ascension se fit sans histoire.

Le bureau du directeur avait dû être, avant le passage du tsunami de métal, un endroit où il faisait bon travailler ou recevoir les clients avec quelques marques ostentatoires. On le devinait par exemple au parquet en dalles marquetées et aux pans de mur en bois d'une essence rare. Protégés par une grande bibliothèque et des cadres réduits en charpie, ils n'avaient pas été passés à la mitraille des billes d'acier. Tout le reste était bon à faire du bois de chauffe : le bureau directorial en acajou éventré, les fauteuils projetés aux quatre coins, l'armoire au petit bar éclatée sur le sol et emmêlée dans les stores vénitiens en bois peint, la tête déchiquetée — le reste était éparpillé — d'un petit cheval de bois à bascule venu de la lointaine Asie. Son contour naïf sculpté grossièrement rendait le carnage plus détestable encore.

Ce bureau avait respiré une harmonie qui avait rendu d'autant plus difficile la découverte de la planque. Qui, en effet, aurait pu soupçonner qu'une menuiserie, vieille de cinquante ans, et réputée pour la qualité de son travail d'artisan, pouvait être un repaire de trafiquants d'armes ? Ce fut par la Brigade des Jeux et un indicateur, revendeur d'armes à la sauvette, qu'on l'avait appris. Le père s'étant plus ou moins retiré, le fils du menuisier, accro aux jeux et criblé de dettes, avait accepté de servir d'armurerie pour braquage, hold-up, et autres activités vivement réprimées par la loi.

« Hep ! » lança d'une voix à peine audible Stan Barril aux deux hommes.

Il montrait du bout du canon de son pistolet un pied coincé sous une armoire ; le reste du corps disparaissait sous un sofa aux quatre pieds en l'air. Avec un minimum de bruit dans leurs déplacements, les trois « raideurs » comme ils s'appelaient entre eux, contournèrent ou enjambèrent les débris. En nage sous leur combinaison et

leur gilet pare-balles, ils entreprirent de soulever le sofa au tissu savane labouré par l'explosion.

« Doucement, les gars ! » murmura Barril.

Tous les sens en alerte, il surveillait l'opération, prêt à intervenir. Ça existait dans les films, où le méchant laissé pour mort se relevait, manquant de peu de massacrer le héros ou l'héroïne, mais Barril avait aussi vu dans des missions des corps inanimés soudain bondir sur vous pour vous tuer, ou des terroristes kamikazes attendre que l'on s'approche et se faire sauter en chœur avec vous. Il avait perdu ainsi un camarade de promotion, Max Fanchette, lors d'une arrestation. Au volant d'une voiture bourrée d'explosif, le terroriste n'avait pas hésité à faire le grand saut, pulvérisant Fanchette et deux autres « raideurs ». Fanchette avait été aussi le compagnon d'épreuves au coup de main discret dans la traversée d'un lac en pleine nuit d'hiver (il neigeait) avec trente kilos de barda. Sans son aide, battu aux épreuves de sélection, Barril ne serait pas devenu un policier d'élite du RAID.

Stan Barril tressaillit. Il avait entendu des pas précipités à l'extérieur du bureau. Au sol, le corps avait bougé. Le cran de sûreté débloqué, prêt à tirer, Barril se baissa, braqua son arme sur la forme qui remuait. Il se détendit. Il avait reconnu Laval qui reprenait connaissance. Il ne semblait pas avoir été blessé.

« Ça va, Laval ? questionna Stan Barril. Rien de cassé ? »

Ce dernier se redressa. Pour un peu, il lui aurait souri. À regarder sa position, on comprenait pourquoi il n'avait pas été transformé en passoire au moment de l'explosion. Laval avait eu juste le temps de se jeter derrière le sofa qui, avec la violence du souffle, s'était retourné sur lui. S'il l'avait protégé des trois mille billes d'acier, il l'avait aussi assommé.

— La prochaine fois, quand vous voudrez piquer un roupillon, capitaine, couchez-vous *sur* le canapé ! plaisanta un de ses hommes. Ce sera plus confort…

— Vos gueules ! ordonna Barril.

Non, ce n'était pas la pluie battante qui martelait les Velux. Les pas précipités avaient repris. On courait au-dessus de leurs têtes. Maintenant, on tirait. Ça fusait dans tous les sens. Dans l'oreillette, Rufus avertit Barril.

— Chef ! On a intercepté sur les toits un homme armé qui tentait de s'enfuir par la cour arrière. Je crois qu'on l'a blessé mais il a disparu à l'intérieur des bâtiments. Il semble vouloir se diriger vers vous. Faites gaffe, il est armé comme un sapin de Noël, fusil d'assaut AK 47, pistolet automatique 38 Spécial et grenades actives à fragmentation autour du ventre.

Les infos s'étaient révélées inexactes. Il y avait donc un cinquième homme, un fauve. Blessé, seul, il cherchait encore à s'enfuir et n'hésitait pas à faire feu. Stan Barril n'eut pas de mal à le pister. L'homme devait être salement touché. Mieux que le Petit Poucet semant des cailloux dans la forêt où ses parents voulaient les abandonner ses frères et lui, il perdait du sang. Des gouttes, puis des filets de sang, descendaient par l'autre escalier aux murs décorés de photographies d'œuvres diverses dont le point commun était des réalisations en bois et des travaux de marqueterie.

Arrivé au rez-de-chaussée, le malfrat avait hésité. La vue de deux « raideurs » en faction à l'extérieur l'avait sans doute dissuadé de tenter une sortie. Il pouvait en surprendre un mais pas deux en même temps. Il avait reflué vers la porte donnant sur le grand atelier puis s'était décidé à partir vers le magasin où était stocké le bois brut. Il y avait un rideau métallique permettant aux camions de décharger la marchandise, apportée par dizaines de stères,

à l'aide de chariots élévateurs. Là encore, l'endroit respirait les senteurs parfois musquées des essences tropicales stockées encore humides, comme dans l'atelier du grand-père où troncs et grosses branches de chênes et de conifères séchaient en attendant d'êtres débités. Un doux rappel de l'enfance. Durant un temps, Barril avait songé à travailler dans le bois. Il avait bûcheronné un été. Plus précisément, l'adolescent oscillait entre la charpente et la marqueterie. Et puis la vie en avait décidé autrement. De fait, il n'y avait pas d'école formant à ces métiers dans la région où il vivait à ce moment-là.

Stan Barril dut se forcer à être plus que jamais aux aguets. Les traces de sang s'interrompaient. Un appel par l'oreillette aux hommes cagoulés en intervention à l'extérieur lui confirma que personne n'était sorti du bâtiment. Le malfrat blessé était donc caché quelque part ici. À plusieurs, les hommes du RAID se répartirent l'inspection du dépôt qui s'étendait sur des centaines de mètres carrés.

Le commissaire du RAID serrait les fesses. Il redoutait que, découvert, se sachant perdu, pire, mourant, le malfrat n'ait le temps de faire sauter « son sapin de Noël », ses hommes avec, et tout ce bois qui ferait un magnifique feu de Bengale. Chacun avançait précautionneusement entre les piles de bois entreposé, s'arrachait les yeux, les oreilles, à l'affût du moindre bruit, lorsque Rufus interpella Barril via l'oreillette et le micro incorporé dans le col de la combinaison.

— Chef ! J'ai trouvé de quoi faire la fantasia du siècle : un lance-roquettes de calibre 64 mm, des kalachnikovs, des pistolets-mitrailleurs. Lorenzi, lui, a déniché à l'intérieur d'une pile des détonateurs, des retardateurs, et au moins deux kilos de penthrite.

Barril avait tressailli. La penthrite était un explosif militaire très destructeur. Elle servait aussi aux malfaiteurs à

percer les fourgons de transport de fonds ou dans les évasions à faire sauter les lourdes portes des centres de détention. Les dégâts étaient immenses.

— On n'est pas dans un entrepôt de bois, chef, poursuivait Rufus, mais dans un entrepôt d'armes. Les piles de bois sont des coffrages bourrés d'armes à l'intérieur.

— Laissez tomber et trouvez-moi ce putain de blessé dare-dare ! vociféra Barril. Et avant qu'il ne vous trouve !

La tension était montée d'un cran. Il y avait de quoi ici embraser tout le quartier. Stan Barril avançait entre deux piles de bois lorsqu'il repéra une trace de sang frais. Elle imbibait la planche non équarrie. Le blessé n'était pas loin. Aussi silencieux qu'un chat, il s'approcha mais ne vit pas le pistolet automatique 38 Spécial pointé sur lui. Barril ne sentit sa présence que lorsqu'une plaque d'acier, aussi volumineuse que les fers à repasser en fonte à réserve de braise de nos aïeules, fonça sur lui, prête à s'écraser sur son visage comme le marteau sur l'enclume. Il eut juste le temps de sentir le « vent du boulet » sur sa joue, de dévier d'un coup de coude le canon de l'arme pointé sur lui, et d'asséner une droite en plein plexus. Cela suffit. Le malfrat dont le sang suintait sur tout le ventre s'écroula comme un fruit pourri.

L'homme, à la surprise de Barril, était bien plus âgé que les autres. Le cheveu poivre et sel, les traits creusés dans un visage buriné et marqué, il devait avoir dépassé la quarantaine. Pour cette raison peut-être, le malfrat n'avait pas tiré et fait table rase du quartier. Avec l'âge passait le goût du sacrifice. Sans ménagement, Barril le désarma et lui menotta les mains dans le dos. Il ne voulait pas de baroud d'honneur avec feu d'artifice.

— Il y avait d'autres hommes avec toi ?. Le malfrat ne répondit pas. *À la cantonade :* Continuez à fouiller chaque mètre carré de ce foutu entrepôt. *Au malfrat :* À quoi ça

sert ? lui demanda-t-il en désignant la plaque d'acier à la poignée soudée.

— T'as pas l'air trop idiot, trouve toi-même ! avait répondu celui-ci avant de sombrer, inconscient.

— Allez me chercher un brancard ! dit Barril aux hommes accourus.

Intrigué, il tournait dans sa main la plaque d'acier par la poignée cherchant à en comprendre le mode d'emploi, quand Rufus la lui ravit et la colla contre le nœud d'un bois en précisant :

— Les truands les plaquent comme ça contre les meurtrières du fourgon pour empêcher les convoyeurs de fonds de leur tirer dessus.

— Parce qu'il reste quelque chose du fourgon blindé après la penthrite et le lance-roquettes de calibre 64 mm ?

Rufus ne répondit rien. Il rigola et hurla dans le dépôt :

« Je crois que nous avons fait la saisie du siècle ! »